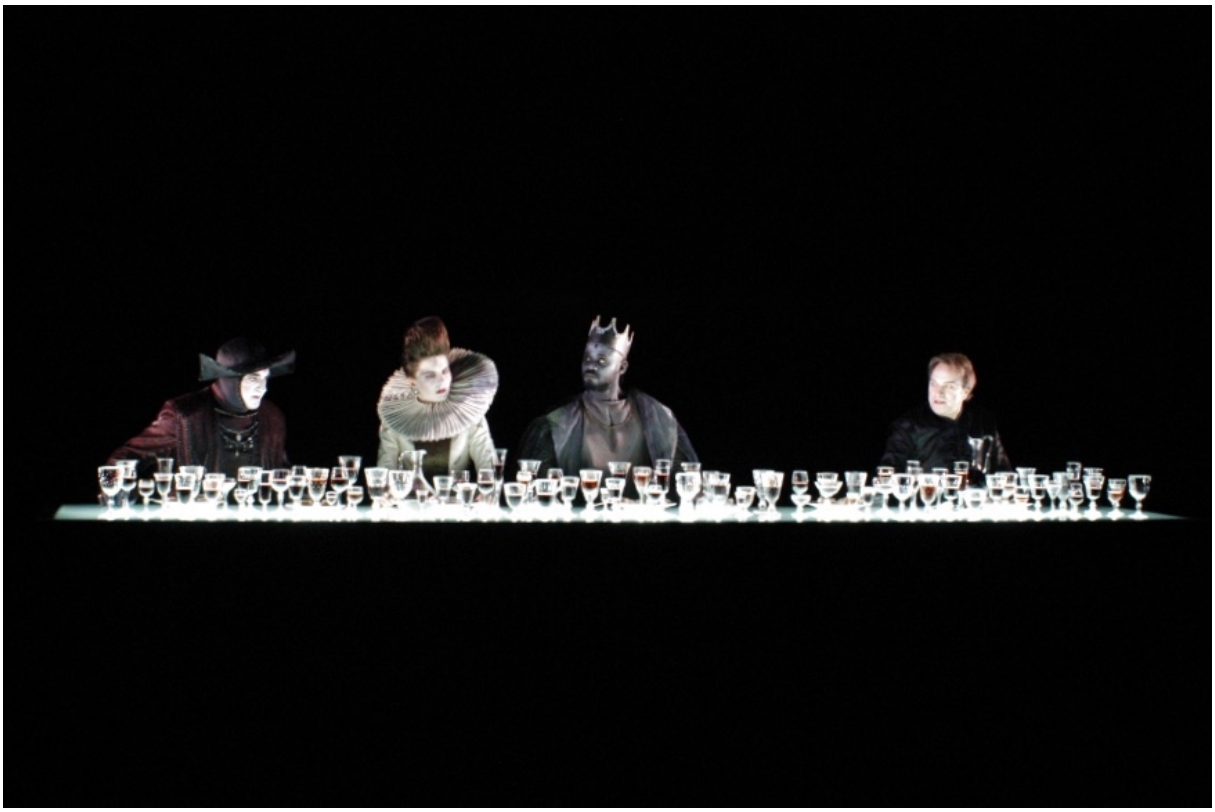
REVUE DE PRESSE

LA ROSE ET LA HACHE

DE WILLIAM SHAKESPEARE / CARMELO BENE
MISE EN SCÈNE GEORGES LAVAUDANT



©Pidz

DU 04 AU 27 NOVEMBRE 2004 AUX ATELIERS BERTHIER – THÉÂTRE DE L'ODÉON

EN TOURNÉE DU 20 NOVEMBRE 2018 AU 14 AVRIL 2019

Contact LG théâtre Juliette Augy-Bonnaud
augy.bonnaud@lgtheatre.net - +33 6 70 56 63 93

La fureur du Richard III de Carmelo Bene, vingt-cinq ans après

À l'occasion d'un hommage rendu par le Festival d'Automne à l'Italien Carmelo Bene, Georges Lavaudant reprend un spectacle mythique : « La Rose et la Hache »

LA ROSE ET LA HACHE
de Carmelo Bene
Théâtre de l'Odéon, Ateliers Berthier, à Paris.

C'était aux plus riches heures de la nouvelle vague du théâtre français. Héritière de mai-68 et des pionniers de la décentralisation, toute une génération mettait le feu aux poudres de la scène : les Chéreau, Vincent, Bourdet, Lavelli, Lavaudant… En 1979, ce dernier, directeur du Centre dramatique national des Alpes à Grenoble, «*bricolait*» en trois semaines un «*petit*» spectacle : *La Rose et la Hache*. Ceux qui l'ont vu s'en souviennent encore !

Dans le huis clos d'un espace encombré seulement de quelques chaises et d'une table couverte de verres, se rejouait la tragédie de Shakespeare, *Richard III*. Mais une tragédie en «*concentré*», réduite à quelques personnages et ramenée à tout juste une heure de durée. Bruits, fureurs, passions, violence froide qui vire au brûlant… Dans une esthétique baroque se racontait une fin de monde aux frontières perdues entre le Bien et le Mal… Le texte était emprunté à Carmelo Bene (1), acteur, metteur en scène et cinéaste italien, fer de lance de l'avant-garde européenne.

C'est ce même spectacle que reprend Lavaudant, à présent directeur du Théâtre national de l'Odéon, à l'occasion de l'hommage rendu par le Festival d'Automne à Carmelo Bene. Vingt-cinq ans après, ce qui semblait neuf alors ne le paraît plus forcément. On pouvait donc craindre le pire : spectacle musée ou retour au passé nostalgique.

BRIGITTE ENGUERAND

Astrid Bas, Céline Massol Bacabar M'baye Fall dans *La Rose et la Hache*, une reprise d'une étonnante modernité.

Non seulement *La Rose et la Hache* n'a pas pris une ride, mais elle se révèle d'une modernité stupéfiante. Les images sont toujours aussi percutantes, la bande-son (mandolines, rythmes syncopés et chansons d'Adriano Celentano) aussi efficace. Sur le plateau, la distribution a en partie changé : Astrid Bas, Céline Massol Bacabar M'baye Fall n'étaient pas présents lors de la création. Mais Georges Lavaudant et Ariel Garcia Valdés ont repris leur place. Le premier, dont on a oublié qu'il fut aussi comédien à ses débuts, interprète Marguerite, la reine mère aux terribles imprécations ; le second retrouve le rôle de Richard III. La voix suave, tantôt cassante, tantôt câline, il est l'«*obscène crapaud bossu*» au corps et à l'âme difforme. Mais ce monstre sautillant sur sa jambe et son attelle fascine, subjuguant par un jeu unique à nul autre qui mêle enfance, férocité, folie, détachement, dérision…

Les images sont toujours aussi percutantes, la bande-son aussi efficace.

Ange et démon, séducteur vénéneux, il conduit au plus profond des abîmes, transformant le moindre moment de théâtre en instant de poésie. Lorsqu'on interroge Georges Lavaudant sur cette reprise d'un spectacle qui a marqué l'histoire du théâtre, il répond : «*Je ne me suis pas posé la question. Sur scène, le théâtre n'a d'existence que dans l'instant présent. C'est sa magie.*»

DIDIER MÉREUZE

Jusqu'au 23 novembre, puis en tournée en France et en Europe. Rens. 01.44.85.40.40

(1) Texte publié en français dans *Superpositions* (préface de Gilles Deleuze) aux Éd. de Minuit (132 p., 9,95 €) et dans le volume II *Théâtre, Œuvres Complètes de Carmelo Bene*, traduit et préfacé par Jean-Paul Manganaro aux Éd. POL (574 p, 39,40 €).

Quotidien National
T.M. : 91 000
☎ : 01 44 35 60 60
L.M. : 337 000
lundi 22 novembre 2004
La Croix

3 060400 313527

Quotidien National ☎ : 01 42 21 62 00
T.M. : 395 000 L.M. : 1 400 000
mardi 02 novembre 2004

LE FIGARO

THÉÂTRE *Retour de Garcia Valdès avec « La Rose et la Hache » dans la légendaire mise en scène de Georges Lavaudant aux ateliers Berthier de l'Odéon*

Ariel, l'acteur aux semelles de vent

Marion Thébaud

Il porte un prénom aérien qui lui va bien, lui qui traverse la vie en état d'apesanteur, en caressant la vie, les gens, sans peser, avec l'élégance de ceux qui refusent de s'imposer. Étrange, et dans le même temps, simple, sans chercher l'originalité spectaculaire mais retranché dans son monde, secret, inquiétant peut-être, car mystérieux.

Ariel Garcia Valdès ne ressemble à aucun autre comédien. Qui l'a vu dans *Richard III* dans la Cour d'honneur du Palais des papes en Avignon, juillet 1984, mis en scène par Georges Lavaudant, se souvient d'une frêle silhouette tordue par les tourments de l'âme, acteur capital d'un spectacle enivrant de sons, lumières, jeu de toute beauté. A jamais il a marqué de sa grâce ce rôle de monstre. Puis sur les ailes du vent, il s'est esquivé.

Il est retourné au pays, l'Espagne, à Barcelone. Un autre aurait profité de la notoriété naissante pour enchaîner les projets, se tailler une place de choix au théâtre ou au cinéma, gagner de l'argent… C'est mal le connaître. Fils d'anarchistes espagnols, né de mère catalane et de père castillan, Ariel refuse l'or et la pourpre, le clinquant et ses mondanités, sans agressivité particulière mais avec la conviction d'être mieux à l'ombre des bois qu'en pleine lumière. *« J'ai vécu comme un prince de théâtre pendant quinze ans. Je n'ai ni l'envie ni la capacité de gérer une carrière. »*

Exemple de son credo, il rend un rôle dans les années 80, payé rubis sur ongle, dans *Mesure pour mesure* de Shakespeare auprès d'Isabelle Huppert mis en scène par Peter Zadek, un des monstres sacrés de la scène allemande : *« J'avais été bluffé par son* Marchand de Venise, *mais de le voir, à Paris, entouré d'une foule d'assistants indifférents aux comédiens m'a ouvert les yeux. J'ai rendu le rôle. Personne n'y croyait. »*

Libre, il retrouve Barcelone où pendant treize ans, il met en scène des auteurs contemporains, Eduardo Mendoza, Xavier Tomeo, Montalban… Une seule fois, il revient à Paris, comme acteur, joue *Les Estivants* de Gorki sous la direction de Lluis Pasqual. C'était il y a dix ans déjà… Et pendant toutes ces années, il reste en contact avec Jo, l'ami, le complice de ses premières années théâtrales à Grenoble, au temps du Rio…

Devant l'alignement des coupes et des verres d'un festin royal, maquillé comme un personnage d'Ensor, Ariel Garcia Valdès, inoubliable. (Photo Guy Delahaye.)

Lavaudant aujourd'hui dirige, en pleine lumière, le Théâtre de l'Odéon. Ariel, versant lunaire, préfère jouer à cache-cache avec le succès et les institutions. Mais tous les deux ont révolutionné l'art théâtral dans les années 80. A l'invitation de Jo, il reprend *La Rose et la Hache,* spectacle créé il y a 26 ans à Grenoble, version frénétique de *Richard III* de Carmelo Bene. *« J'ai refusé à plusieurs reprises de reprendre le spectacle. J'ai accepté l'offre actuelle parce que le projet débutait à Grenoble avant la reprise parisienne. C'était l'occasion de retrouver le fil du théâtre, là où je l'avais laissé. A Grenoble, je connais encore la moitié de la ville. »*

On le sent heureux de ses retrouvailles avec son passé. Des amis ont disparu, des êtres chers sont morts, mais cette ville reste celle de sa jeunesse, de ses rêveries, de ses premières passions. *« Avec Lavaudant on a créé une équipe de théâtre qui a bousculé une ville. C'était très fort ce qu'on a vécu là. On ne pensait qu'au théâtre. On était concentrés sur un projet, un seul, et on y allait à fond.* La Rose et la Hache *par exemple, on l'a montée en trois semaines dans un petit cinéma de banlieue. »* Le spectacle a été joué ensuite un soir au Théâtre de la Commune à Aubervilliers, puis affiché pour trois représentations à l'Eldorado de Lyon. C'est donc un spectacle mythique qui est affiché enfin à Paris.

A l'entendre, Ariel Garcia Valdès a repris le chemin du théâtre comme s'il l'avait quitté la veille. *« Jouer ne s'oublie pas. Un mois avant, j'ai marché en montagne, retrouvant l'énergie, la force physique car c'est un rôle épuisant que ce Gloucester inventé par Carmelo Bene. »*

Le texte de Bene est articulé autour d'une scène clé de *Richard III,* celle où Gloucester, les mains pleines de sang, séduit Lady Ann qui pleure la mort de son mari. Une scène où s'exhibent les noces d'une rose et d'une hache, pour reprendre la définition de Cioran du théâtre shakespearien. *« Le spectacle est assis sur les mêmes bases. J'ai l'impression que c'était hier même si 25 ans ont passé. »* Renoue-t-il définitivement avec sa carrière d'acteur ? *« Non. Si ma santé le permet, je reviendrai au théâtre sur le tard pour jouer les vieillards,* le Roi Lear, *par exemple. »*

Mais après la parenthèse parisienne, il se partagera entre Montpellier où il dirige le Conservatoire d'art dramatique et Barcelone où il met en scène. Libre comme l'air, Ariel le bien nommé entend bien aimer le théâtre à sa façon, poursuivant un fil qui est celui du funambule.

Théâtre de l'Odéon-Ateliers Berthier. Du 4 au 27 novembre. Du mardi au samedi, 20 h. Dimanche 15 h. Tél. : 01.44.85.40.40.

Carmelo Bene, pour mémoire

La reprise du mythique *La Rose et la Hache* s'inscrit dans le cadre d'un hommage du festival d'Automne à Carmelo Bene, l'artiste italien disparu en mars 2002, alchimiste habile à toutes les transmutations au théâtre, au cinéma et jusqu'à des formes proches du music hall. Grand artiste, bel artiste intraitable.

C'est par ses films que l'on va approcher au plus près Bene. Cela pourrait commencer par *Nostra Signora dei Turchi* (Notre-Dame-des-Turcs) qui date de 1968 et qui fut, avant d'être ce film, un roman puis une pièce de théâtre et condense l'esprit même de Bene, ce qu'il y a de sarcastique et de douloureux à la fois en lui. Présenté à la Mostra de Venise, il avait obtenu le prix spécial du Jury.

Cela pourrait se clore avec *Pinocchio* qui date de 1999, et qui constitue l'un des derniers travaux de Carmelo Bene pour la télévision, sur un personnage, une histoire qu'il aimait et dont il avait donné des bouquets de versions. Il était ainsi, l'enfance en lui était endurante. Il savait que de Shakespeare à Collodi, il n'y a pas de différence profonde.

Des films, donc, mais aussi la présence de l'irritant Romeo Castellucci qui, il est vrai, a toujours inscrit ses recherches dans la lumière de Carmelo Bene. On verra donc *Amleto,* dans la petite salle, du 11 au 14 novembre. On rêvera, peut-être…

On approchera l'esprit particulier de Carmelo Bene en retrouvant ces films singuliers, souvent elliptiques – car il sait faire court, il use de la forme du « précipité ». On ne pourra s'interdire de repenser à l'enfant qui à neuf ans, assistant à une représentation d'une pièce de Luigi Pirandello aurait dit, en substance, aux adultes : *« Mais pourquoi nous parlent-ils de leurs histoires intimes ? »*

Et lui donc ? Il aimait dire que c'est le faste des cérémonies religieuses de son enfance et de son adolescence – il avait fait ses études dans un collège strict et religieux – qui lui avait donné le goût du théâtre.

Carmelo Bene pouvait donner le sentiment d'être l'insolent adversaire de l'ordre social. Mais il n'était pas destructeur. Sa lucidité, son ironie, son goût du rire, sa vulnérabilité, sa passion poétique pour un monde qu'il préférait réenchanter, sont fertiles.

A. H.

Tous renseignements sur les projections qui seront suivies de rencontres, de débats au 01.44.85.40.68.

Le crapaud du diable

« Je n'ai point de frère, je ne ressemble à personne, moi… Et que le mot amour que l'on dit divin s'en aille avec tous ceux qui sont faits l'un pour l'autre… Moi… Moi, je suis différent. » Ainsi parle Richard, le crapaud du diable, ainsi parle le pauvre Richard, duc de Gloucester… Richard III.

De la pièce de Shakespeare jusqu'à *La Rose et la Hache,* il y a un travail de densification. C'est la manière de Carmelo Bene. Ne pas retenir une tragédie en son entier, ne pas l'adapter, ne pas la transformer, mais aller au cœur et s'emparer de la scène qui rendra le plus de sens, comme un tissu « rend » sa couleur. Ici, sur la scène tout en fulgurances et éclats du spectacle de Lavaudant – qui interprète Marguerite – se joue le plus extraordinaire des moments : Richard, crapaud du diable, séduit Anne, dont il a tué le mari et le beau-père. Et bientôt, sans doute, il l'épousera. Shakespeare défie le vraisemblable. Il cherche une sourde réconciliation.

A. H.

Quotidien National ☎ : 01 42 17 20 00
T.M. : 551 987 L.M. : 2 162 000
jeudi 11 novembre 2004
Le Monde

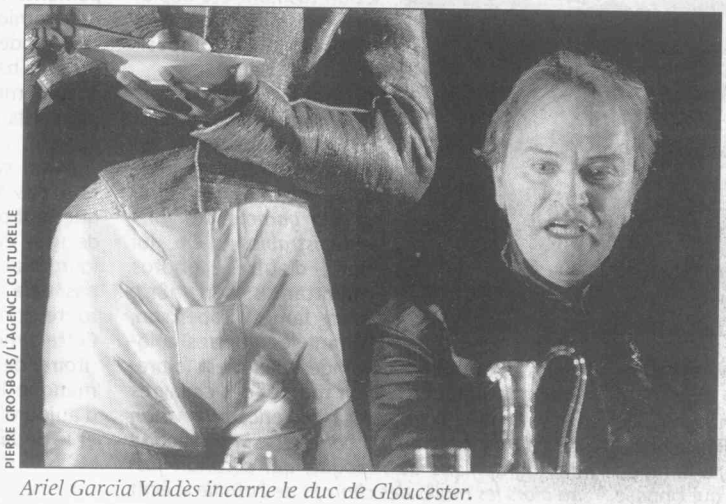
THÉÂTRE • Aux Ateliers Berthier, Georges Lavaudant reprend « La Rose et la Hache », avec Ariel Garcia Valdès, qui avait donné en 1984, à Avignon, une interprétation restée célèbre

Sur les pas de Carmelo Bene, un Richard III claudiquant et contrefait

SEULE ÉCLAIRÉE dans la nuit, une maîtresse reine en bibi bicorne résume à un train d'enfer la vie, toujours violemment abrégée, des rois de sa connaissance, et conclut : « *Dans le cercle même de la couronne, la mort tient sa cour.* » Sur scène, la lumière dessine très exactement ce cercle. Elle illumine une longue table couverte de verres, à demi pleins d'un vin sang. Attablés face aux spectateurs, les deux partenaires supposés de la beuverie restent à distance d'épée. A jardin, la duchesse d'York (Georges Lavaudant) ; à cour le plus effroyable et le plus exemplaire d'entre ses fils : Richard, le duc de Gloucester (Ariel Garcia Valdès), paré à donner vie et mort à Richard III, en un concentré d'histoire éblouissante.

En 1977, Carmelo Bene (1937-2002) crée *Richard III (de Shakespeare) selon Carmelo Bene*, à Cesena (Italie). Le texte de base est un écorché de Shakespeare, où ne restent identifiables que Richard III et ses dames. Assorti d'un commentaire essentiel de Deleuze, ce *Richard III ou l'horrible nuit d'un homme de guerre* paraît l'année suivante chez Feltrinelli d'abord, puis chez Minuit en 1979, sous le titre de *Superpositions*. Georges Lavaudant en monte alors une première adaptation, intitulée *La Rose et la Hache* – image par laquelle Cioran avait pu décrire la dramaturgie du barde.

Déjà, le duc de Gloucester est interprété par Ariel Garcia Valdès. Il inscrit la promesse d'un Richard III (Shakespeare) de haute mémoire, donné dans la cour d'honneur du Palais des papes en 1984 sous la direction du même Georges Lavaudant. Vingt-cinq ans après, le metteur en scène revient sur le texte de Carmelo Bene, en l'incorporant fraternellement, non sans changements, à son imaginaire shakespearien.



PIERRE GROSBOIS/L'AGENCE CULTURELLE

Ariel Garcia Valdès incarne le duc de Gloucester.

Georges Lavaudant a placé ses propres repères, évocations d'Italie. Sur un fond lointain de mandolines, revient un lancinant *O Sole Mio*, qui fait monter sourire et chaleur dans le cloaque glacé de la cour d'Angleterre. Le hors-champ est dédié au cirque, par la voix de Fellini, dans l'interrogation du clown, centrale, celle du nain tragique qui figure sur l'affiche du spectacle, une photographie de Weegee.

Le regard fixé sur la seule perspective de la couronne, Richard est autant fauve qu'il serait bouffon. Il inaugure un nouveau type : celui du fauve-clown mécanique. Qu'il se lève de table et l'homme contrefait paraît. Claudication, bras articulé, tout est artifice. Aux femmes qui tournent autour de lui et qu'il séduit, il ne présente plus le profil irrésistible du mal, ni même celui de la laideur, mais celui de la fabrication. La thèse est dans la prothèse. Richard est une projection nouvelle de « *l'homme de guerre* », une représentation de l'homme politique contemporain, personnage de composition, comme on le dit de l'acteur, vissé par tout ce qui peut conduire aux affaires.

VOIX DE MÉTAL

La prothèse essentielle fait porter la voix. Une scène de déshabillage-habillage (démontage-remontage) révèle un micro dressé sur le bandage qui enveloppe Richard comme un nourrisson. Erection minuscule, d'un instrument majuscule dans la conquête des femmes, du pouvoir et du public. Par lui, chaque syllabe est amplifiée, distordue. Un baiser sur une joue résonne comme le choc d'une dague sur une cuirasse. Et si la voix est du meilleur métal, que dire alors du rire. Son fracas d'enclume ne cesse d'enfler et d'envahir toute parole. Il gage la constitution, à l'oreille et à l'œil, du monstre d'acier. Il est le dernier relief d'une conscience agonisante. Il ne rencontre pas la mort au combat (« *Mon royaume pour un cheval...* ») mais écrasé par sa propre carapace d'acier.

Le visage fardé de clair, bouche étroite et vermeille, Ariel Garcia Valdès ne peut manquer d'évoquer Carmelo Bene sur scène. Et pourtant, son jeu, admirable, n'a rien de l'imitation. S'il est hommage, c'est à une pièce qui n'accepte pas d'autre visage. Georges Lavaudant s'est écarté de Carmelo Bene pour lui rendre toutes ses perspectives, les redessiner avec cette « *précision chirurgicale* » relevée par Deleuze, celle d'un auteur considérable, dont l'œuvre, contre toute attente, survit à l'interprétation.

Jean-Louis Perrier

Festival d'Automne : *La Rose et la Hache*, d'après Carmelo Bene et Shakespeare. Mise en scène : Georges Lavaudant. Avec Astrid Bas, Babacar M'baye Fall, Ariel Garcia Valdès, Georges Lavaudant, Céline Massol. Odéon-Ateliers Berthier, 8, boulevard Berthier, Paris-17e. Tél. : 01-44-85-40-40. 13 € et 26 €. Durée : 1 heure. Du mardi au samedi à 20 heures ; dimanche à 15 heures. Jusqu'au 27 novembre.

3 080400 886609

Hebdomadaire
T.M. : 620 000
☎ : 01 44 88 34 34
L.M. : 2 635 000

jeudi 04 novembre 2004

Observateur

Vingt-cinq ans après...

Ils retrouvent Carmelo Bene

En 1979, Georges Lavaudant et Ariel Garcia Valdés créaient « la Rose et la Hache », un spectacle né du choc causé par la découverte de l'univers baroque de Carmelo Bene. Ils le recréent

Au long d'une table surchargée de verres, Gloucester est là, vêtu de noir, main gantée. Il ne quitte pas la scène, il veut le pouvoir, sa jouissance. Il danse dans une coulée de soie carmin, illuminée par les tressautements d'un spot qui tient de la caméra fatiguée ou d'un stroboscope de boîte de nuit. C'était en 1979 « la Rose et la Hache », une heure fulgurante signée Georges Lavaudant, avec Ariel Garcia Valdés, inspirée par « Richard III ou l'Horrible Nuit d'un homme de guerre » de l'Italien Carmelo Bene, variation sur la pièce de Shakespeare. De cette rencontre naîtra d'ailleurs un authentique « Richard III » de haute mémoire donné à Avignon en 1984. Depuis, Ariel Garcia Valdés n'était plus jamais remonté sur scène. Jusqu'à cette reprise grenobloise de « la Rose et la Hache » avec Lavaudant.

En 1979, ce spectacle nous fascina, avec ses anachronismes toniques, ses torrents de musiques, ses cernes de lumière blafarde et ses noirs soudains, avec ses personnages somptueux tétanisés par l'insolence et l'ivresse de pouvoir de Richard-Ariel Garcia Valdés, qui séduisait sans rémission aux côtés de Lavaudant, grave Reine Marguerite en robe noire... La tragédie de Shakespeare y était grattée jusqu'à l'os. Lavaudant s'emparait de la « partition » de Bene en toute infidélité, ce qu'il avait déjà fait avec Kafka ou Borges.

1979 fut aussi l'année où Paris découvrit Carmelo Bene, auteur, acteur, metteur en scène et cinéaste. C'est déjà un monstre sacré qui déconstruit, décentre des textes cultes pour mieux se les approprier. Quand il crée « la Rose et la Hache », Lavaudant ne l'a jamais vu jouer, mais il a su écouter Ariel Garcia Valdés, qui ne s'est pas remis d'une projection de « Notre-Dame-des-Turcs », un film de Bene, dont le « Richard III ou l'Horrible Nuit d'un homme de guerre » vient de paraître aux Editions de Minuit avec une préface de Gilles Deleuze. Le philosophe y dit son admiration pour cet acteur qui, par « soustraction, amputation », célèbre l'énergie d'un théâtre un peu voyou, marginalement politique. Lavaudant s'y retrouve et, en trois semaines à peine, monte « la Rose et la Hache ». Bene utilise déjà les micros-cravate, les acteurs de Lavaudant joueront donc avec une voix amplifiée. Banal aujourd'hui, mais en 1979 c'était en France une première, techniquement très compliquée.

G. Delahaye

Rebelle génial, Ariel Garcia Valdés a accepté, sur les instances de Georges Lavaudant, de remonter sur la scène, quittée depuis 1984.

En 1996, Lavaudant invitera Bene à l'Odéon avec son « Macbeth », un fabuleux bastringue entre messe, chant profane, fureur antique et baroque toc. Bene mourra deux ans plus tard, à 64 ans. L'Italie a adulé et haï ce provocateur dans la lignée d'un Artaud, qui haïssait et aimait follement le théâtre et commenta à la fin de sa vie des matchs de football pour la télévision italienne tant il admirait les sportifs de haut niveau ! Bene avait une voix inimitable, tour à tour de rocker rageur ou de chanteur lyrique, entre cris et caresses. On la retrouve intacte dans « Hamlet Suite », le CD qui accompagne le récent tome II de ses « Œuvres complètes » en français (POL).

Pour comprendre le choc que fut sa découverte pour certains artistes, il faut (re)voir Ariel Garcia Valdés, rebelle génial qui se refuse à vivre le métier d'acteur autrement que comme une aventure vitale, et retrouver un Georges Lavaudant en grande forme qui a su le convaincre de remonter sur scène pour l'hommage qu'il voulait rendre à Carmelo Bene. Ils viennent de recréer leur spectacle à Grenoble, la ville de leurs débuts. Aussi beau qu'au premier jour. ***ODILE QUIROT***

« La Rose et la Hache », de Shakespeare/Bene, mise en scène de Georges Lavaudant. Et hommage à Carmelo Bene : films, rencontres. Du 4 au 27 novembre à l'Odéon ; 01-44-85-40-40.

3 120402 486886

Quotidien National ☎: 01 42 76 17 89
T.M. : 219 483 L.M. : 1 200 000

lundi 08 novembre 2004

Libération

Théâtre. Shakespeare revisité par l'insolent Italien, dans une mise en scène au cordeau.

Richard III va Bene avec Lavaudant

La Rose et la hache, *d'après le Richard III de Carmelo Bene, m.s. Georges Lavaudant, Odéon-théâtre de l'Europe jusqu'au 27 novembre, tél. : 0144854037.*

ENGUERAND

Babacar M'Baye (fugace revenant d'un roi) et Ariel Garcia Valdès (Richard III). Lavaudant, lui, joue la mère de Richard III.

«*Chaque fois que l'on entend geindre dans les coulisses des voix de nouveau-nés, les dames occupées sur la scène sont tentées de sortir et parfois le font effectivement – mères anxieuses. Richard devra donc se rendre difforme pour amuser, telle une coquette, ces enfants inopportuns, s'il ne veut pas rester seul à jouer.*» Carmelo Bene livre cette indication, d'entrée de jeu et en guise de «*note générale sur le Féminin*»: bribe de mode d'emploi à l'attention de ceux qui se mesureraient à son *Richard III*, rien qu'à lui, même si extrait-soustrait de l'œuvre de Shakespeare. Comme réécrit par-dessus, tricoté *d'après* en laissant partir des mailles, en sautant des rangs entiers (rangées de preux comme de vilains). Hormis le duc de Gloucester, tenant du rôle-titre, ne figure plus un seul homme. Tous ou presque sont morts dans ce *Richard III* que Carmelo Bene sous-titra *l'Horrible Nuit d'un homme de guerre*.

Nappe et cristal. Il n'y a guère à percevoir de vagissements de nourrissons dans les coulisses du spectacle de Georges Lavaudant. Mais les veuves inquiètes sont bel et bien là, dont cette Lady Anne que l'ignoble et cynique au pied bot se met en peine de séduire. Il n'y a point de commode aux maints tiroirs, ni de lit pour les privautés, mais une très longue table recouverte d'une nappe blanche. Sur celle-ci, étincellent quantité de verres à pied, laissés à moitié pleins, ou vides, par le bossu qui les considère en son insomnie d'ivrogne, tantôt une aiguière à la main, tantôt reposant telle carafe ayant failli à nouveau le tenter.

Tous ces réceptacles de cristal deviennent figurines d'un jeu d'échecs infini, auquel l'acteur Ariel Garcia Valdès s'affronte souvent en solo. Richard fascinant d'être fasciné par une translucidité qu'ignore son âme d'ancien enfant maudit – car né les pieds les premiers et avec toutes ses dents. Sa génitrice le précise, qui rôde sous le chapeau de corbeau de la duchesse d'York, et dont la voix chaude, granuleuse un peu, est celle de Georges Lavaudant lui-même, travesti en douairière calculatrice tout comme à la création de ce spectacle en 1979, déjà face à Garcia Valdès, acteur de prodigieuse présence, d'un regard oscillant de l'humour à la noirceur vénéneuse.

Tous vers Valdès. Ratiocinant au sujet d'un souvenir ancien de fraises, Garcia Valdès (de retour à la scène après dix ans d'absence) semble ici et là dévaler en devin des pages entières de *l'Ulysse* de Joyce: en lançant juste deux phrases. Cela tient à son art de laisser venir le silence, puis de le trouer, de peupler l'espace. Avec une simplicité évidente et virtuose, il transforme en rite le geste d'ôter son habit pour bander des pieds à la tête sa carcasse de prétendu et sarcastique difforme qui, à la fin, donnerait son royaume pour un cheval. Astrid Bas, Céline Massol, et Babacar M'Baye, autres partenaires au diapason, s'avèrent tout comme Lavaudant aimantés.

L'art de la durée. Bene «amputait» les auteurs dont il s'emparait. Alors le metteur en scène s'est approprié Bene, en l'élaguant, en le nettoyant pourrait-on dire. Le songe est distillé très net, avec des variations perceptibles dans l'art de faire durer ou non des images, de les accélérer par instants, à coups de musiques allant de mandolines sorties des *Clowns* de Fellini à des séquences rock ou baroques avec lumières stroboscopiques.

Il y a quelque chose d'un «objet culturel» donné à examiner dans la reprise de cette production, presque mise sous verre, ou en un aquarium. Un peu comme lorsqu'au musée, vous allez voir le cabinet aux curiosités d'André Breton, derrière une vitrine. Désormais. ◆◆

MATHILDE LA BARDONNIE

Carmelo Bene à lire, écouter et voir

Disparu en mars 2002, Carmelo Bene, le Caligula scandaleux du théâtre et du cinéma italien, a souvent été comparé à Artaud ou encore Godard. Son autonomie, sa façon de représenter le pouvoir dans le théâtre pour mieux le mettre en déséquilibre, ont fasciné Deleuze qui a commenté la fonction critique de l'œuvre de Bene. Œuvre dont la traduction et la publication se poursuivent grâce à Jean-Paul Manganaro. Dans le deuxième et avant-dernier tome des œuvres complètes récemment parues (éditions POL), un trésor sonore est à trouver, à écouter: l'enregistrement d'*Hamlet* avec la voix de Bene et les musiques par lui combinées. A partir du 11 novembre, l'Odéon-théâtre de l'Europe présentera également cet *Amleto*, mis en scène par Romeo Castelluci et sa Sociétas Rafaello Sanzio. Enfin, chaque jour jusqu'au 14 novembre, les films et recaptations pour la télévision de cet explorateur de l'*actorialité* sont donnés à voir aux mêmes Ateliers Berthier. Certains, pour la première fois en France.

M.L.B.

Rens.: 0144854068.

SUPERPOSITIONS

Il n'y a pas de théâtre sans légendes. Carmelo Bene en est une. Ange rebelle des scènes italiennes des années 1960 et 1970, frère en révolte de Pasolini, il a imaginé un théâtre à nul autre pareil, un théâtre qui allie la fureur d'Artaud et le chant de la Callas. Auteur de films et de spectacles hallucinatoires et visionnaires, Carmelo Bene, mort en 2002, reste dans le souvenir de ceux qui l'ont vu comme un prodige du « *théâtre impossible* » et rêvé. Le Festival d'automne salue sa présence et sa voix inoubliables, en présentant des films, des enregistrements, et deux spectacles, *La Rose et la Hache*, de Georges Lavaudant, d'après le *Richard III de Bene, et Amleto*, imaginé d'après Shakespeare par Romeo Castellucci. Deux metteurs en scène pour qui Carmelo Bene fut et reste essentiel.

THÉÂTRE • L'acteur italien, mort en 2002, à 64 ans, a révolutionné les scènes italiennes des années 1960 et 1970, avec un jeu qui appelle à la fois Artaud et la Callas. Même s'il refusait toute idée d'héritage, son influence a été et reste considérable, en particulier auprès de Georges Lavaudant et de Romeo Castellucci

Carmelo Bene, l'acteur incandescent

Le 2 août 1980, un attentat des Brigades rouges fait 85 morts et deux cents blessés dans la gare de Bologne. Un an plus tard, en mémoire et à l'invitation du maire, Carmelo Bene donne la *Divine Comédie*, de Dante. Il se met au sommet de la plus haute tour de la ville, d'où sa voix est relayée par des micros disposés dans les rues. Deux cent mille personnes viennent l'entendre, comme on entend un chant, un opéra. Ce soir-là, Carmelo Bene, qui avait commencé en 1959 dans les « cantine », les caves pour initiés de Rome, atteint peut-être le point ultime qu'il s'était fixé : être l'acteur dont rêvait Baudelaire, monté sur des cothurnes très hautes, portant un masque excessif et parlant à travers un porte-voix.

A Bologne, les cothurnes, c'est la tour ; le masque, la nuit ; le porte-voix, les micros. Ainsi, la voix toute entière est faite chair, humaine rien qu'humaine, et à travers elle l'acteur, invisible et totalement présent, s'offre à chacun dans la foule. Aujourd'hui, la nuit de Bologne est devenu un mythe, et Carmelo Bene, une légende. C'est à cet acteur-là, à nul autre pareil, qui appelle Artaud et la Callas, que le Festival d'automne rend hommage, deux ans après sa mort, à 64 ans, le 16 mars 2002. Pourquoi ? « *Parce qu'il a apporté quelque chose d'essentiel à l'art de l'acteur* », dit Alain Crombecque, le directeur du Festival. « *Parce qu'il nous manque, tout simplement* », dit Marie Collin, son associée, chargée du théâtre et de la danse.

> **Contrairement à ce qu'appelle la tradition du théâtre, Carmelo Bene n'a pas fait école, ni fondé de lignée. Au contraire : il honnissait ces deux démarches. Le seul héritage qu'il nous laisse, c'est lui.**

Et ce manque ne peut être comblé. Contrairement à ce qu'appelle la tradition du théâtre, nourrie de filiations, Carmelo Bene n'a pas fait école, ni fondé de lignée, sinon à son insu. Au contraire : il honnissait ces deux démarches. Le seul héritage qu'il nous laisse, c'est lui. Par chance, il en reste des traces : ses écrits, publiés chez P.O.L, des dizaines d'heures d'enregistrement pour la radio et la télévision, qui a filmé nombre de ses spectacles, pas comme des captations mais comme des œuvres à part entière, remodelées par Bene. Et puis, il y a ses propres films, quatre moyens métrages et cinq longs métrages, *Notre-Dame des Turcs* en premier, qui lui a valu le Prix spécial du jury au Festival de Venise, en 1968, et autant de détracteurs acharnés que d'inconditionnels à jamais bouleversés, – comme tout ce qu'il fit, d'ailleurs.

Beaucoup de ces films et de ces enregistrements seront présentés en novembre à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, où deux metteurs en scène rendront hommage, à leur façon, à Carmelo

© AGENCE BERNARD

« Il m'a donné la force d'oser »

CARMELO BENE est venu pour la dernière fois à Paris en 1996, avec *Macbeth horror suite*, qu'il a présenté à l'Odéon-Théâtre de l'Europe. C'était un des vœux les plus chers de Georges Lavaudant, le directeur du théâtre, qui, en 1980, avait créé *La Rose et la Hache*, d'après le *Richard III* de Bene. Il jouait alors la Reine Marguerite, et Ariel Garcia-Valdès était Richard.

Vingt ans plus tard, tous les deux se retrouvent pour une re-création du spectacle.

Comment avez-vous connu Carmelo Bene ?

D'abord par ses films, dans les années 1970, puis par ses spectacles, que j'ai vus en France et en Italie. Et, il faut le dire franchement, j'ai été foudroyé. Je ne savais plus s'il fallait continuer à faire du théâtre. Je n'imaginais même pas qu'on puisse avoir cette force de transgression, cette manière de se mettre en jeu totalement. Avec Bene, j'ai compris qu'il était possible de faire du théâtre comme on rêve d'en faire. Souvent, on est dans la convention, et on ne s'approche pas assez de soi-même. Il m'a donné cette force d'oser.

Après, comment vous a-t-il accompagné ?

Quand je suis devenu directeur de l'Odéon, en 1996, je voulais que les quatre ou cinq personnes qui sont mes maîtres, dont lui, soient présents, même chaque année s'ils le voulaient. Carmelo Bene est venu en 1996, il devait revenir en 1998 avec son *Pinocchio*. Juste avant l'ouverture de la saison, il m'a appelé en disant qu'il ne pourrait pas. Il était malade.

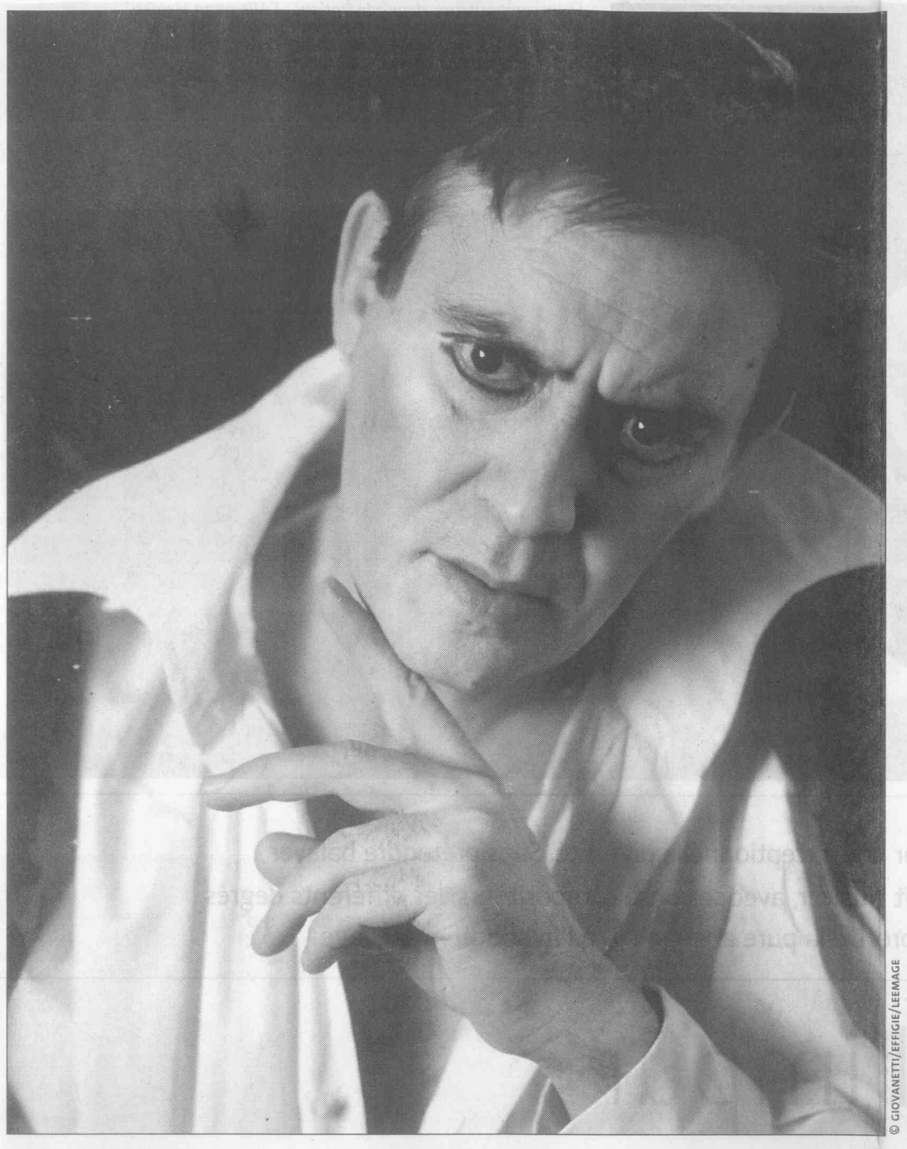
Qu'a-t-il apporté au théâtre ?

C'était à la fois un acteur extraordinaire, l'acteur incandescent par excellence, et aussi un théoricien qui a fait un travail fondamental, sur Shakespeare en particulier. Mais, contrairement à la plupart des grands théoriciens, qui sont incapables de mettre en pratique leur pensée, Carmelo Bene, partant de sa puissance d'acteur, a incarné ce qu'il cherchait. C'est vraiment quelqu'un qui a tenté un autre théâtre, nous a emmenés vers autre chose : le pur acte poétique.

Comment allez-vous retravailler « La Rose et la Hache » ?

Cela n'aurait aucun sens de le reprendre tel qu'il était, parce qu'on avait vingt-cinq ans de moins. Nous le refaisons donc, avec Ariel Garcia-Valdès. Sans lui, c'eût été impensable pour moi. Quand je lui en ai parlé, il m'a dit oui, alors qu'il n'a plus joué depuis plus de dix ans. Je cherchais un acteur pour le rôle de la Reine Marguerite, mais Ariel m'a dit que je devais le jouer. Les autres personnages sont interprétés par des jeunes gens qui n'ont pas vu le spectacle de 1980, et c'est bien ainsi.

Propos recueillis par Brigitte Salino



© GIOVANETTI/EFFIGIE/LEEMAGE

A gauche, Carmelo Bene au Festival d'automne en septembre 1977, dans « Romeo et Juliette » de Shakespeare. Ci-dessus, à Milan en 1982.

Bene : Georges Lavaudant, qui remet en chantier, vingt-quatre ans après sa création *La Rose et la Hache*, d'après *Richard III ou l'Horrible Nuit d'un homme de guerre*, un des spectacles-phares de Bene ; l'Italien Romeo Castellucci, lui, présentera pour la première fois en France *Hamlet, la Véhémente Extériorité de la mort d'un mollusque*, imaginé en 1981 comme une dette envers Bene, qui sept fois dans sa vie est revenu à *Hamlet*, cherchant toujours plus à ôter ses peaux et faire entendre son cri, au sens de Munch, dans l'obstination solitaire et démentielle qui fut son tribut et sa gloire.

Scandale et stupeur, orgueil et folie, extase et crucifixion, arrogance et narcissisme, ivresse et mélancolie : tels sont les mots qui enserrent la trajectoire et l'œuvre de Carmelo Bene, ange rebelle d'une Italie si loin de celle de Berlusconi, mais si proche de celle de Pasolini, son ami, qui lui fit jouer Créon dans son film *Œdipe-Roi*. L'Italie des années 1960 à 1990, du grand écart entre la *Dolce Vita* et les attentats.

Mais avant cela, il y a le théâtre de l'enfance : les Pouilles, dont Carmelo Bene se souvenait en évoquant d'abord les rites d'église essentiels à sa formation (*« J'ai bien servi au moins trois mille messes »*), ainsi que l'extraordinaire fierté de ses habitants, qui, selon lui, contenait le double rêve de l'humanité : ne pas travailler, ne pas penser. C'est donc dans ce sud du sud de la péninsule, plus pauvre que pauvre et encore lié à la Méditerranée antique, que Bene naît, en 1937, à Campi Salentina, près d'Otrente. Il y reste jusqu'à 17 ans, et son départ pour Rome, où il apprend l'art dramatique auprès d'un professeur qui chaque jour lui demande : *« Monsieur Bene, qu'allez-vous nous chanter aujourd'hui ? »* Un an plus tard, il s'enfuit : il a compris *« ce qu'au théâtre il ne faut pas faire. »*

Mais que faut-il faire ? C'est en 1959 que tout commence, avec un *Caligula* pour lequel Albert Camus lui-même lui a donné les droits. Cela se passe dans une « cantine » de Rome, une de ces caves où l'avant-garde cherche à réinventer le théâtre. Les premiers critiques qui voient Carmelo Bene pointent la fulgurance de l'acteur et son extravagance, qui puise autant dans le kitsch que chez les futuristes.

Carmelo Bene passera neuf ans dans les caves, créant une vingtaine de spectacles, dans des conditions difficiles mais avec un groupe de fervents qui assurent sa renommée. C'est dans ces années-là qu'il joue en particulier Maïakovski, Collodi avec *Pinocchio*, et *Hamlet* avec Shakespeare, – trois auteurs qui ne cesseront de l'accompagner. Dans ces années-là aussi qu'il acquiert sa réputation de provocateur, maître en scandales, comme celui qui lui valut la une des journaux et procès, après que, au cours d'une représentation de *Christ 63*, un acteur eut uriné sur un officiel au premier rang.

L'acteur, tout est là : Bene le place au centre de son dispositif. Pour lui, il n'est pas le vecteur de l'action, mais « le lieu de l'écoute ».

Les attaques n'empêchent pas Carmelo Bene de poursuivre dans sa voie et de se radicaliser. S'il travaille dans les caves, c'est par nécessité : être à l'avant-garde – un mot qu'il déteste – ne l'intéresse pas. Ce qu'il veut, c'est être ailleurs. Il dit vouloir détruire tous les théâtres, des caves à la Scala. Il prend la violence chez Artaud, et la musicalité dans l'opéra. Ainsi se fonde son grand art, qui va éclater dans les années 1970.

Mais avant, il y a une parenthèse majeure : celle du cinéma, auquel Carmelo Bene se consacre pendant cinq ans, laissant neuf films qui sont autant de fulgurances baroques, et contribuent à le faire découvrir hors d'Italie. En 1973, il arrête le cinéma, comme on ferme un chapitre, et revient au théâtre. S'ouvrent alors les années de la reconnaissance, et des grandes tournées dans la péninsule.

C'est à ce moment-là que Piergiorgio Giacché, qui dirige aujourd'hui la fondation Carmelo Bene, l'a connu. Ce professeur d'anthropologie théâtrale, à Pérouse, était alors étudiant : *« Nous vivions une période fatale, dans laquelle Bene s'imposait comme une contradiction. Dans ces années marquées par la politique, la révolution, il incarnait l'autre partie de notre âme, l'autre côté de l'espoir, si vous voulez. Il y avait chez lui un certain type de décadence, mais une décadence magique, et une mélancolie qui était un peu la nourriture de toute notre génération. Même s'il a toujours maintenu ses distances envers les soixante-huitards, il est, selon moi, une des personnifications du vrai 68, pas le 68 politique, mais le 68 existentiel. Jamais un acteur ne s'était donné une telle liberté. »*

L'acteur, tout est là : Bene le place au centre de son dispositif. Pour lui, il n'est pas le vecteur de l'action, mais *« le lieu de l'écoute »*. Et pour qu'il en soit ainsi, il convient non pas de mettre en scène, mais d'ôter de la scène tout ce qui ce qui peut empêcher la « machine actoriale » d'aller à l'essentiel. De détruire l'illusion de la représentation, dans un délire conscient. D'amputer les textes, Shakespeare en premier, pour en faire des livrets où ne resterait que *« ce que Shakespeare s'est caché à lui-même »*.

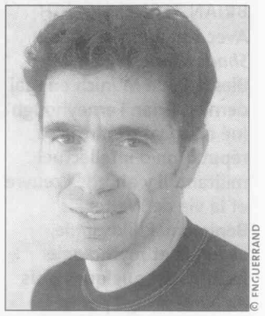
C'est un théâtre de la consomption, de la fureur, voire de la stupeur, que fait Bene. Au fil des années 1970 et 1980, « cb » – comme l'appelle Gilles Deleuze, son ami, qui a analysé sa démarche dans un texte fameux, *Superpositions*, – ne cesse d'aller vers cette folie magique et flamboyante, magnifiée par la grâce inégalée d'une voix qui réconcilie le chant antique et celui de l'opéra.

En France, on a malheureusement trop peu entendu cette voix. Carmelo Bene, auteur d'une soixantaine de spectacles, n'est venu que quatre fois : au début des années 1970, avec *Don Quichotte*, à l'Espace Cardin, puis deux fois à l'invitation du Festival d'automne : en 1977 avec *Romeo et Juliette* et *S.A.D.E*, et en 1983 avec *Macbeth*. Puis Georges Lavaudant l'a invité à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, en 1996, avec *Macbeth Horror suite*.

Avec le temps, en Italie, tout en remplissant les stades ou les arènes de Bologne, et en devenant un personnage public qui commentait les matchs de foot à la télévision, Carmelo Bene s'est enfermé dans une solitude de plus en plus grande, partagée entre son palais d'Otrente et son appartement romain, où il vivait dans une obscurité tapissée de livres. Dans les années 1990, il s'est fait de plus en plus rare. Bouffi de maladies, il est mort à Rome le 16 mars 2002 d'un cancer mal soigné, selon son ami Jean-Paul Manganaro, qui ajoute : *« Il est mort surtout parce qu'il avait tout dit. »* Une belle épitaphe.

B. Sa.

★ L'hommage à Carmelo Bene a lieu à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, avec : *La Rose et la Hache*, de Georges Lavaudant, du 4 au 27 novembre. *Amleto*, d'après Shakespeare, mis en scène par Romeo Castellucci, et des films, débats et rencontres, du 6 au 14 novembre.



© FNGUERRAND

ROMEO CASTELLUCCI

L'Italien Romeo Castellucci (44 ans) n'a jamais caché qu'il devait à Carmelo Bene ses plus fortes émotions de spectateur, dans l'adolescence. Depuis, il a inventé un théâtre de la déconstruction et de la méditation, d'une violente étrangeté. Le Festival d'automne l'a invité avec *Il Combattimento*, de Monteverdi et *Genesi* (2000), *Giulio Cesare*, d'après Shakespeare et des historiens latins (2001) et *P.#06 Paris-Tragedia Endogonidia* (2003). Romeo Castellucci revient avec un *Amleto*, créé en 1991, dont le sous-titre est à lui seul un programme : *La véhémente extériorité de la mort d'un mollusque*.

Journal l'Humanité
RUBRIQUE CULTURES
Article paru dans l'édition du 30 novembre 2004

LES LETTRES FRANÇAISES

Le temps du théâtre

Deux spectacles, de Georges Lavaudant et de François Tanguy, posent de manière ludique la question de l'essence même du théâtre.

Autant l'avouer : j'avais envisagé dans un premier temps de rendre compte de la Rose et la Hache de Carmelo Bene d'après Richard III de Shakespeare, dans la mise en scène de Georges Lavaudant. Je dis la mise en scène de Lavaudant, car l'actuel directeur du Théâtre de l'Europe reprend le travail qu'il avait entrepris et présenté il y a vingt-cinq ans. Tel quel ou presque, avec le même acteur dans le rôle principal, Ariel Garcia Valdez, qui revient sur les planches pour l'occasion, et lui-même en étonnante duchesse d'York, la reine mère, accompagnés de quelques rares comparses (de Shakespeare à Bene, la distribution, comme toujours, car cette pièce n'est pas la seule du dramaturge anglais à être passée entre les mains de ce dernier, a singulièrement diminué) qui, eux, ont changé. Un tel choix de parler de la Rose et la Hache allait de soi. Pour Carmelo Bene d'abord, bien sûr, dont le Théâtre de l'Europe et le Festival d'automne viennent de rendre un juste hommage, au moment même où les éditions POL publient le deuxième volume de ses oeuvres complètes traduites et présentées de manière pertinente par Jean-Paul Manganaro. C'était bien le moins pour cet artiste littérateur hors du commun, phénomène plongé dans un univers qui crève de sa plate normalité, monstre à qui la préface de Gilles Deleuze à Richard III justement, a conféré une véritable légitimité. Lui en qui le grand critique italien Franco Quadri voyait un « Maïakovski orphelin de la révolution ». Mais passons sur les innombrables définitions de Bene homme et oeuvre intimement liés.

Passionnante me semble la problématique posée par la « reprise » de Lavaudant. Son spectacle a, d'emblée, le mérite de dévoiler ce double questionnement : peut-on reprendre, quasi à l'identique, une mise en scène réalisée vingt-cinq ans auparavant ? Question qui interroge l'art même de la mise en scène et du théâtre en les désenclavant de toute notion temporelle, ce qui n'est pas le moindre des paradoxes. La seconde question que pose l'actuel spectacle est celle-ci : peut-on jouer du Carmelo Bene sans Carmelo Bene, c'est-à-dire sans sa dimension histrionique et narcissique (car il y avait de cela chez lui) ? Le talent, très grand, d'Ariel Garcia Valdez n'y est pour rien, mais il en est ainsi. Lavaudant déplace la réponse, joue du relatif et de l'absolu : cela donne un spectacle étrange, bref, d'une réelle beauté, sinon d'une réelle force, mais comme passé, aux couleurs passées. Modernité d'autrefois néanmoins jouissive qui ne nous parle, en fin de compte, que de ce qu'il entend suspendre : du temps. Quelque chose se déroule sur scène : du temps à l'état pur.

J'en étais là de mes réflexions lorsqu'un spectacle est venu balayer mes projets, ou plus exactement prendre le relais de mes impressions sur la Rose et la Hache. Ce spectacle, c'est Coda, de François Tanguy, reçu un soir de pluie, toujours désormais dans le même lieu, mi-tente, mi-chapiteau, quelque part à Rennes dans le cadre de la manifestation Mettre en scène. Je ne décris pas ce lieu pour l'anecdote, mais parce que le travail du Théâtre du Radeau, depuis quelque temps déjà, ne peut s'inscrire

que de cette manière-là, entre fragilité (la toile de tente) et solidité (le faux béton qui sert à délimiter l'aire de jeu). Les spectacles de François Tanguy et de son Théâtre du Radeau possèdent cette vertu de tout balayer de notre mémoire de spectateur pour venir s'y ancrer avec son flot d'images, passant de la pénombre à la clarté aveuglante, ses sons assourdissants, parce qu'ils viennent remuer en nous je ne sais quelles sensations depuis trop longtemps enfouies. C'est cela Tanguy, et peu importe qu'une fois de plus le titre du spectacle, Coda, fasse référence de manière savante et énigmatique à la matière musicale (comme d'autres de ses spectacles, le Chant du bouc, Orphéon, Choral...), le geste, lui aussi (et comme la Rose et la Hache) est fulgurant. En une petite heure de temps, il parvient à installer une sorte d'éternité travaillée par le ressassement d'une parole littéraire et poétique proférée à corps et à cris ou dans un bredouillis à peine perceptible dans lequel on reconnaît au passage les paroles trouées d'Artaud, de Hölderlin, de Dante, de Lucrèce. Tressées dans des relents musicaux de Bach ou de Verdi, de Luigi Nono ou de John Cage. Le tout dans un désordre savamment organisé, cadres en perpétuelle mouvance ouvrant sur une infinité de profondeurs. C'est la scène entière et son flot d'images qui sont travaillés par la matière textuelle, toujours présente, palpable, alors que des olibrius fagotés de bric et de broc (jupes par-dessus les pantalons, chapeaux vissés sur le crâne) viennent composer d'étranges figures.

Sans doute faut-il recevoir les spectacles du Théâtre du Radeau dans un état de semi-veille, celui particulier qui précède notre sommeil. Moment d'une extrême lucidité pendant lequel tout s'éclaire, se dénoue enfin, tout en se répétant à l'infini. C'est le temps du théâtre.

Jean-Pierre Han

■ *Ariel Garcia Valdez* interprétant Richard III.

© Guy Delahaye

Richard, Carmelo et Lavaudant

Pour un hommage à Carmelo Bene, Georges Lavaudant retrouve Ariel Garcia Valdès qui reprend, vingt ans après, avec *Richard III*, un rôle où il fut inoubliable.

Propos recueillis par Patrick Sourd

Famille, oui… Nous sommes une espèce de famille, nous la bande des Grenoblois du Théâtre Partisan, mais nous sommes une famille plutôt atypique. Une famille bohème avec des drames et des engueulades, des départs et des retours… Aujourd'hui, je retrouve sur scène Ariel Garcia Valdès près de vingt ans après notre création de *La Rose et la hache* de Carmelo Bene. Cet hommage à Carmelo Bene était le prétexte idéal à nos retrouvailles. J'ai pensé que si, en plus de la rétrospective de son cinéma, il devait y avoir un hommage vivant à Carmelo Bene à L'Odéon, d'un côté il y aurait *Amleto* de Romeo Castellucci et nous d'un autre, avec cette chose que nous avions faites en étant très inspirés par lui. Nos corps ont vieilli, il y a aussi une mémoire, des connaissances qui ont enrichi nos personnalités, mais c'est dans le paysage théâtral d'aujourd'hui que s'inscrira cette création. Ce qu'il y a de formidable avec le théâtre, c'est qu'il ne laisse aucune place à la nostalgie.

La Rose et la hache est une aventure très singulière. Toute la troupe jouait, Ariel et moi-même nous nous retrouvions sur la touche, à devoir attendre une quinzaine de jours pour nous engager sur un nouveau projet. Nous sommes tombés sur le découpage du texte de *Richard III* de Shakespeare proposé par Carmelo Bene qui venait d'être édité. Au départ, il s'agissait d'un exercice de jeunes gens impatients. Il s'avère que les gens ont trouvé ça formidable. Ce spectacle a été très peu joué. La brièveté des répétitions, les costumes récupérés, la liberté que nous avait autorisé l'absence d'enjeu, tout a concouru à la générosité de ce spectacle. Et c'est là qu'Ariel a accroché quelque chose d'insoupçonné, une approche, plus comique et en même temps tragique et dérisoire du personnage de *Richard III*, un des rôles dans lequel en jouant l'intégral du texte de Shakespeare dans la Cour d'honneur il est allé le plus loin dans son art d'acteur.

A l'époque nous savions très peu du théâtre de Carmelo Bene mais il représentait énormément pour nous. Le meilleur hommage que l'on peut rendre à un tel maître, c'est de le trahir, de le trahir profondément. ■

La Rose et la hache
ou l'horrible nuit d'un homme de guerre

De Carmelo Bene d'après *Richard III*.
Mise en scène de Georges Lavaudant.
Paris (XVII[e]). Odéon-Théâtre de l'Europe – ateliers Berthier, du 4 au 27 novembre
Tél. : 01.44.85.40.40.

" Théâtres " / déc / janv. 2005.